

L'EXPOSITION DE PARIS

DE 1889

Prix du numéro : 50 centimes.

40 NUMÉROS. — PARIS ET DÉPARTEMENTS : 20 FR.

Adresser les mandats à l'ordre de l'Administrateur.

Journal hebdomadaire. — 15 janvier 1890.

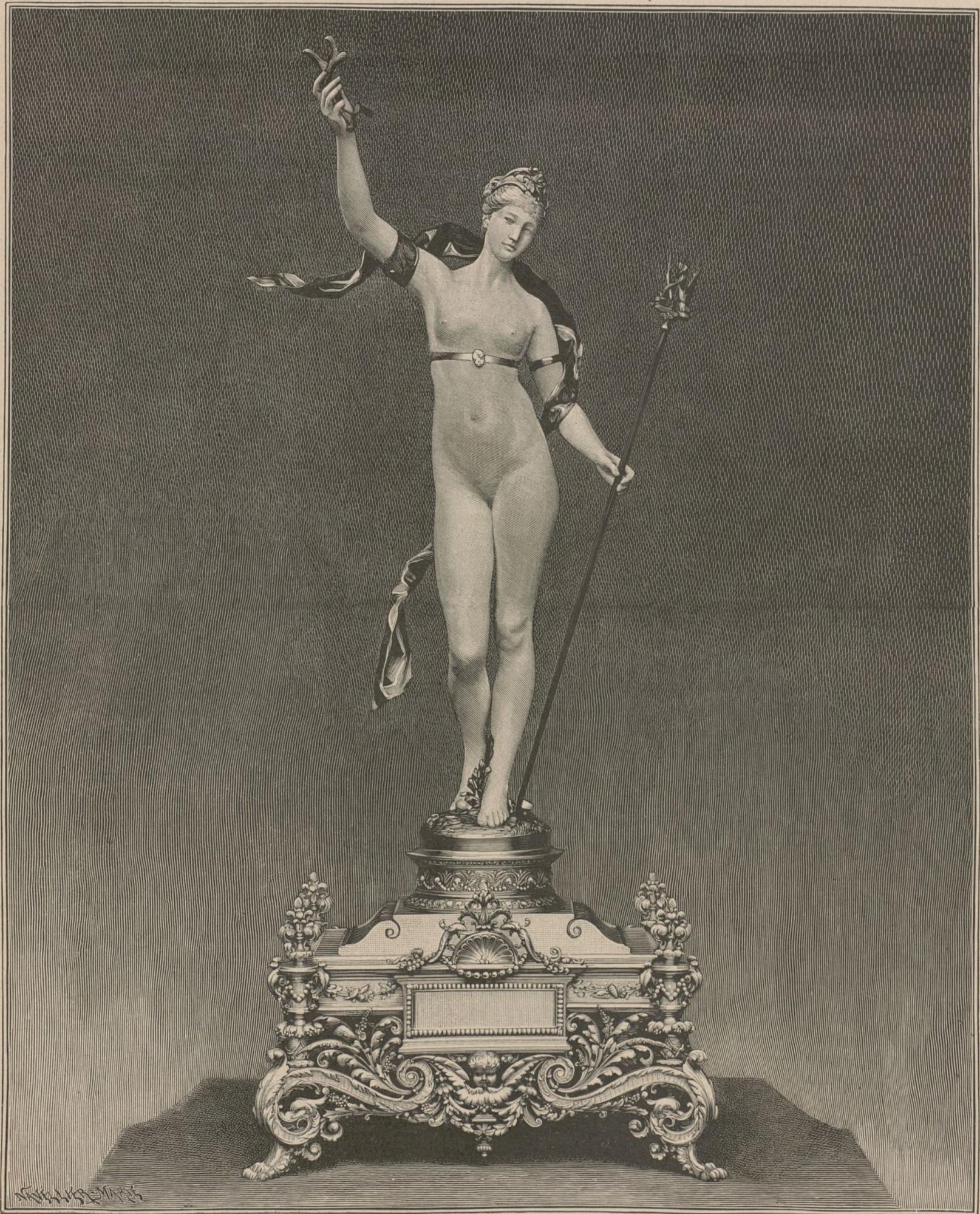
N° 70

BUREAUX : 8, RUE SAINT-JOSEPH. — PARIS

Prix du numéro : 50 centimes.

40 NUMÉROS. — PARIS ET DÉPARTEMENTS : 20 FR.

Adresser les mandats à l'ordre de l'Administrateur.



AMPHITRITE, d'après Antonin Mercié, ivoire et or, exécution de MM. Christoffe et C^{ie}.

LES PAYS ÉTRANGERS A L'EXPOSITION

LA SERBIE

Située entre le Danube et la Save, qui la limite au nord, la Drina à l'ouest, et les Balkans au sud et à l'est, la Serbie est un pays essentiellement agricole, mais qui possède aussi de remarquables richesses minières.

C'est la première nation qui a accepté de prendre part officiellement à l'Exposition Universelle de Paris.

Bien que sensiblement pareil au climat de France comme moyenne thermométrique, le pays a cependant à supporter des hivers plus rigoureux et des étés beaucoup plus chauds. La population du royaume est d'environ 2 millions d'habitants.

Au point de vue des voies de communication, la Serbie possède dans la Save et le Danube, réunis à Belgrade même, des artères commerciales de premier ordre, la reliant à la Roumanie et à la mer Noire, à l'est; à Budapest et à Vienne, au nord; à la Croatie, vers Fiume et Trieste, à l'ouest.

En outre, un réseau de voies ferrées, constitué par un des rameaux de la grande ligne trans-européenne vers l'Orient, la traverse dans son plus grand axe. La ligne hongroise entre en Serbie en franchissant la Save aux pieds même de la ville de Belgrade et, après avoir lancé des embranchements vers Semendria et vers Kragoujevatz, elle atteint Nisch en remontant la Morava. De là, elle se divise en deux voies, l'une allant dans la direction est, par Pirot, vers Sofia et Constantinople; l'autre se dirigeant vers le sud, par Vrania, vers Salonique. La longueur totale des lignes serbes en exploitation est d'environ 500 kilomètres.

L'agriculture forme le fond de la richesse nationale; malheureusement la division du sol est poussée à un tel point que chaque paysan serbe est, pour ainsi dire, propriétaire. Cette situation produit la division dans la culture, état de choses qui ne se prête pas au progrès, comme le feraient de grandes exploitations.

Parmi les produits agricoles, le maïs occupe, comme importance, le premier rang; 400,000 hectares sont annuellement cultivés. Mais la majeure partie du maïs produit est consommée par les habitants et utilisée pour le bétail. Par contre, les autres céréales: blé, orge, avoine, forment des objets de grande exportation. Les haricots, les choux, sont consommés en grande quantité à l'état de conserves alimentaires.

Les arbres fruitiers, notamment les pruniers, sont très nombreux. Les prunes sèches sont une des principales branches d'exploitation. Les pruneaux de Serbie sont fort appréciés dans le monde entier; il en est exporté beaucoup aux États-Unis et en Australie. La production annuelle s'élève à 40 millions de kilogrammes. Avec le fruit frais on fabrique une excellente eau-de-vie, la slivovitza, dont il est fait une très grande consommation dans tout le royaume. La prune est aussi employée à la confection d'une confiture sans sucre, le pek-Simit, qui représente une fabrication et une consommation fort importante.

Le tabac, qui réussit parfaitement en Serbie, est exploité par le gouvernement. Les meilleurs produits sont récoltés dans les districts d'Alexinatz et de Toplitza.

La viticulture constitue aussi une des grandes richesses de la Serbie. Les vignes couvrent une superficie d'environ 50,000 hectares.

Les vins sont excellents, notamment les crus de Négotine, de Joupa, de Nisch, de Pojarevatz, de Kgnajevatz, de Semendria.

Les vins rouges sont généralement riches en couleur et ont environ 13 degrés.

Dans l'élevage du bétail, le porc occupe la place la plus importante au point de vue de l'exportation. L'espèce connue sous le nom de race serbe est très résistante, très estimée comme chair. On évalue le nombre des porcs à un million et demi. Le grand marché se tient à Steinbruck, une partie de Budapest.

On compte environ 3,500 moutons, dont la laine est d'excellente qualité.

Les bêtes à cornes sont nombreuses et, parmi elles, les buffles rendent de grands services pour la traction, surtout dans le centre du royaume. Les chèvres sont aussi très nombreuses dans la partie montagneuse du pays; on leur reproche les dégradations qu'elles commettent dans les forêts.

L'élevage du cheval est fort encouragé par le gouvernement, qui a institué des haras et des dépôts d'étalons à Lioubitchevo et à Dobritchevo; malheureusement la division de la propriété ne favorise pas cette industrie. Cependant de très sensibles progrès ont été obtenus dans le district de Schabatz.

Les vers à soie, dont la culture formait autrefois une très intéressante partie de l'industrie naturelle, est en décroissance. Cependant, dans certains districts, on en cultive encore d'assez grandes quantités.

De vastes forêts couvrent une partie importante du pays. Elles renferment d'immenses richesses encore peu exploitées ou laissées à la disposition des paysans, qui considèrent toujours le bois comme de domaine commun et abusent souvent de cette tolérance. Cependant, depuis quelque temps, ces abus tendent à disparaître, grâce aux mesures conservatrices prises par le ministre de l'Agriculture. Dans les forêts, c'est le chêne qui est le plus répandu. Les noyers fournissent de superbes troncs (juglans regia).

Les richesses minières, déjà connues et exploitées au temps des Romains, sont très considérables. Le plomb, le fer, le cuivre, le zinc, l'argent et l'or, l'antimoine, sont abondants. Les pierres lithographiques sont de qualité supérieure; d'importants gisements houillers se trouvent dans la région nord-est et à l'est de Semendria et dans la vallée du Timok. Les marbres, d'un grain très fin, sont exploités principalement à Ralya, près Belgrade, et à Kralievo.

La carrière de mosaïque naturelle de Ropotchevo, de M. Savitch et Cie, produit divers échantillons fort remarquables d'objets de marbre, tables, balcons, socles, pyramides, etc.

Les mines de mercure d'Avala, dont les produits sont fort appréciés dans les marchés de Londres, sont en pleine prospérité.

Mais l'industrie est encore peu développée en Serbie, non seulement à cause des circonstances politiques dans lesquelles se trouve le jeune royaume, mais encore en raison des traditions locales qui font de chaque paysan un industriel pourvoyant lui-même à tous les besoins de son existence. Les hivers rigoureux retiennent le paysan pendant de longs mois dans sa maison; c'est alors qu'il fabrique, notamment dans le district de Pirot, ces tapis dont le type, l'harmonie, la richesse, le bon goût des couleurs et la solidité sont si remarquables dans la section. Non seulement le paysan fabrique ces tapis, mais encore c'est lui qui teint les laines qu'il

emploie, en ayant soin d'utiliser exclusivement les couleurs végétales.

La confection des broderies en or et en soie de couleurs est très répandue dans les campagnes; c'est l'occupation favorite des femmes, qui confectionnent aussi les élégants tabliers, les jupes, les chemisettes et les ceintures qui font partie du costume national. Elles tissent également et brodent avec beaucoup de goût des serviettes, des nappes, des pièces d'étoffes variées, dont quelques-unes ont une très grande valeur artistique.

On brode aussi avec beaucoup d'art, en or et argent sur velours et sur drap, les vêtements des deux sexes, habits de ville ou de cérémonie, et des touloupes ou casaques de paysan aux couleurs éclatantes.

L'industrie du bois consiste principalement en excellentes douves de bois de chêne pour la tonnellerie, et en planches de parquet.

La coutellerie est d'excellente trempe; les produits de Yagodina, surtout, sont très renommés.

La corderie a fait de très grands progrès; l'exportation se fait principalement en Turquie et en Bulgarie.

La menuiserie fait usage de moulins à vapeur, et les produits sont d'excellente qualité.

A Paratchin est installée une fabrique de drap dont les produits sont surtout employés à la confection des uniformes de l'armée.

A Yagodina, il existe une très importante verrerie qui satisfait à tous les besoins du pays.

La poterie, grâce à l'excellente terre du pays, donne des produits aussi originaux que de bonne qualité; malheureusement cette industrie est éparpillée dans les villages.

Au point de vue de l'instruction publique, la fréquentation des écoles primaires est obligatoire pour tous les enfants serbes, de 7 à 13 ans. L'école Réale, le gymnase ou la Grande école pourvoient à l'instruction secondaire et supérieure. Diverses sociétés savantes ont été fondées dans le pays.

Telle est, à grands traits, la situation générale économique du royaume de Serbie.

Au Champ de Mars, la section serbe est installée du côté de l'avenue de Suffren, où elle occupe une superficie de 437 mètres carrés, ayant en face d'elle la Grèce, la Roumanie à sa gauche, le Japon derrière elle; sa façade, en mosaïque émaillée de pur style serbo-byzantin, donne sur l'avenue.

Encadrée de plaques de marbre blanc, cette façade émaillée est une reconstitution de l'architecture nationale. La porte d'entrée, sur le passage Desaix, est ornée des armes du royaume et du drapeau national; à droite et à gauche sont rangés les bois, les marbres et les pierres lithographiques et quelques instruments employés par l'agriculture; une réduction d'une ferme modèle.

A l'intérieur de la section, les murs sont couverts de forts beaux tapis; les vitrines occupent le fond et le centre de la salle; une exposition spéciale est faite par l'arsenal de l'armée établi à Kragoujevatz, vaste établissement où se fabrique tout ce qui est nécessaire à l'armée, depuis la fonderie des canons jusqu'aux plus petits détails de l'équipement du soldat.

La cartographie militaire présente de très remarquables spécimens de la carte du pays, avec les pierres lithographiées qui ont servi au tirage. Ce sont les travaux de campagne des officiers d'état-major serbes; ils sont remarquables.

L'ensemble de la section présente un aspect clair, chaque objet exposé se trouvant bien à sa place. Tous les produits sont concentrés dans cette section.

Ce qui frappe surtout dès l'entrée, c'est une grande vitrine dans laquelle sont réunis tous les tissus brodés et les vêtements, dont les plus intéressants spécimens sont d'une richesse d'étoffe et de broderie du plus grand effet.

Ce sont les associations des dames de Belgrade et de Nisch, dont le but est d'entretenir cet art tout national, qui ont fourni les plus remarquables objets de cette vitrine.

Les objets en filigrane, boucles de ceintures, agrafes de vestes, crosses de revolvers, ainsi que les objets d'or et d'argent se rapportant au culte, ostensoirs, ciboires, chapes, crosses d'évêques, mitres, sont d'un travail très artistique.

Les étoffes modernes fabriquées à Paratchin témoignent du bon outillage de l'établissement et des soins que le directeur, M. Munch, apporte à réaliser tous les progrès possibles.

L'exposition de M. Weifert, le grand brasseur de Belgrade, justifie la renommée que ses produits ont su acquérir dans toute la région du bas Danube.

Le syndicat des tapis de Pirot expose une remarquable collection de tapis fabriqués à la main, dont les riches couleurs produisent le plus agréable effet.

Fort intéressante, l'exposition des mines de mercure de la Société Duvela, ainsi que celle des mines de plomb et d'antimoine exploitées par l'État, et des mines de houille de Dobra.

La Société de l'agriculture présente de très beaux produits en farine, blé, froment, avoine, maïs. Nous remarquons aussi les farines de M. Bayloni et fils, et les pruneaux de MM. Hadj Toma, Pavilovitch et Rosenstein.

Un très beau lustre en fer forgé de M. Petrovitch.

Un intéressant appareil pour la confection des cartouches, qui peut opérer à raison de 1,000 cartouches par heure, de M. Mata Vlachkovitch.

Le modèle de tapis de style byzantin du professeur Milovanovitch.

Les marbres fort beaux de M. Tchebinatz, et les pierres lithographiques, de fort belle qualité, de Valeivo.

Les spécimens de chêne, de hêtre, de noyer, proviennent des forêts de l'État.

Les vins très appréciés de MM. Liouba Novakovitch, Michel Lazarevitch, Toutounovitch, Loukitch, Yelkitch, Soklivitch et Demitri Petrovitch.

L'appareil pour l'égrappage du raisin destiné à la cuve, de M. Vellorovitch, est des plus pratiques.

En ce qui concerne l'instruction publique, nous remarquons la belle carte de la Serbie de M. Vitorovitch et les travaux topographiques de l'état-major serbe; les publications de la Société d'agriculture serbe, de la Société médicale, de l'enseignement secondaire; les comptes rendus de l'Académie des savants; les publications de l'École militaire; le très remarquable ouvrage du professeur Titelbach: *La Serbie ethnographique, arts et métiers*, donnant d'après nature toute une collection de planches coloriées représentant les types, les mœurs, les coutumes, les arts et l'industrie du pays. Le beau livre du professeur Karitch: *Description du royaume de Serbie*.

Les travaux des élèves de l'enseignement secondaire de la Grande école de Belgrade.

Les dessins, travaux en terre cuite, en bois, en pierre, de l'École serbe et du gymnase de Belgrade.

Enfin, rangés sur le haut des vitrines latérales, toute la céramique représentée par des cruchons, bidons, pots, assiettes, brûloirs d'encens, bougeoirs, salières, burettes, sifflets, plats, chiens en grès, cerfs en grès, encriers, vases; tous ces produits ayant des formes originales et des couleurs très vives, sont exposés par la corporation des poteries de Pirot et par MM. Georgevitch, Givkovitch, Lazravkovitch, Mihaylovitch, Slavkovitch, Yankovitch, Yevanovitch Anta et Mikhaïlo Yovanovitch. Ces poteries ont eu un très grand succès, car elles ont été vendues très rapidement et chaque exemplaire plusieurs fois.

Nous remarquons enfin les excellents tabacs de la régie et de belles tiges de chanvre qui ont 4^m,50 de hauteur.

L'Exposition serbe est intéressante à plus d'un titre: on y voit l'originalité de ses produits nationaux coudoyant les essais heureux d'amélioration et de progrès dans les principales industries, auxquels s'ajoute un désir bien accusé d'entrer à pleines voiles dans le grand courant de la civilisation moderne par une meilleure appropriation des richesses du sol, de l'industrie et du commerce.

Ce sont là des progrès réalisés dans ces dernières dix années, dont il faut louer le jeune royaume serbe.

A. DALLY.

LA SCIENCE A L'EXPOSITION

LES MACHINES

POUR LA

FABRICATION DU PAPIER

DE MM. DARBLAY, PÈRE ET FILS, D'ESSONNES¹.

MM. Darblay ont fait construire, pour l'Exposition, un plan topographique en relief, que le public examine avec curiosité, et qui montre l'ensemble des usines servant à l'exploitation.

Les usines sont groupées dans la vallée de l'Essonne, sur une étendue de terrain de près de 200 hectares, dont 70,000 mètres carrés couverts de bâtiments.

Le même plan fait voir sur le versant de la colline d'Essonne, la gare de Moulin-Galant (ligne P.-L.-M.), et de l'autre côté de la colline un port sur la Seine, création récente de MM. Darblay. Puis, partant de ces deux points, deux chemins de fer à grande voie, l'un sur viaduc, l'autre en tunnel, qui viennent se rejoindre à l'usine principale, et de là rayonnent vers les divers centres du travail, par autant d'embranchements, constituant ainsi un réseau d'une quinzaine de kilomètres, qui supprime les distances entre ces usines séparées, et en forme un tout, d'une exploitation facile et économique.

Ce service, dont le mouvement journalier est de 500 à 600 tonnes, occupe trois

¹ Voir le n° 69.

grues à vapeur, trois locomotives et une centaine de wagons.

Le même chemin de fer nous servira de guide pour expliquer la destination de chaque bâtiment et les opérations qui s'y exécutent.

Nous apercevons tout d'abord, espacées autour de l'usine, mais prudemment reléguées à distance, les matières premières, éminemment combustibles: meules de paille et d'alfa, chantiers de houille, de bois de tremble et de pâte mécanique, de rognures à refondre, résines, etc. Le chiffon a son magasin spécial. Puis, en nous approchant du centre, les trois usines partielles consacrées à la préparation des pâtes, savoir:

1° La fabrique de cellulose au bisulfite, la première de ce genre qui ait fonctionné en France (mars 1883) et où disparaissent les cargaisons des bois de Norvège et de Finlande, pour en sortir transformées en une pâte équivalente à celle du meilleur chiffon;

2° La fabrique de pâte de paille et d'alfa, divisée en quatre ateliers: — hache-paille; — lessivage à la soude et blanchiment au chlore; — évaporation des eaux de lavage et régénération de la soude; — caustification des lessives, avec épuisement méthodique des précipités calcaires qui, contenant tous les sels minéraux de la paille, sont répandus dans les terres des producteurs, et restituent ainsi au sol les éléments de fertilité indispensables à la culture des céréales;

3° Le moulin à chiffon, où nous distinguons: l'atelier des trieuses, — la réserve de chiffon déléssé, — les lessiveurs, — les piles défileuses, — le blanchiment, — et qui a pour auxiliaires l'usine hydraulique des Rayères et le four à chaux de Lambreville, station terminus du chemin de fer du côté d'amont.

Toutes les pâtes, qui sont appelées chacune à jouer un rôle spécial dans la fabrication du papier, sont enlevées par wagonnets, et réunies dans une vaste galerie, de 150 mètres de longueur, qui sert à la fois de magasin et de passage pour les amener aux bâtiments où l'on trouve les cuves raffineuses, au premier étage, et, au rez-de-chaussée, les *machines à papier*, qui transforment le ruisseau de pâte liquide en une nappe de papier souple et résistant.

On compte 13 machines à papier à l'usine principale, 2 à Moulin-Galant, 2 à Echarcon; total, 17.

Il semble que, sorti de ces machines, le papier soit fini. Toutefois, avant d'être à l'état de marchandise livrable, il faut qu'il passe encore par deux immenses ateliers, qui occupent un hectare et demi couvert. Ces ateliers sont:

1° La *salle d'apprêt*, où les diverses sortes de papier reçoivent, si besoin est, un façonnage, moitié manuel, moitié mécanique, approprié à leur emploi : bobines journal, cahiers d'écriture, impressions, roulettes télégraphiques, etc.

2° La *salle de triage et d'expédition*, où les feuilles de papier sont examinées, une à une, par les trieuses, contrôlées par les visiteuses, mises en rames par les compteuses, et enfin livrées aux embal-

leurs qui les mettent sous ficelle et les chargent dans la salle même, sur les wagons de la Compagnie P.-L.-M.

L'âme de cette grande usine est l'*atelier de mécanique* placé au centre afin d'être à portée de tous les autres et dont on peut remarquer, sur le plan, l'étendue relativement considérable. Forges, tours, ajustage, menuiserie, modelage, machines à vapeur, etc., n'occupent pas moins de 180 ouvriers, qui réparent et

construisent. La machine à papier et la machine à vapeur qui font partie de l'exposition de MM. Darblay, ont été construites dans ces ateliers.

La Seine, le chemin de fer, le télégraphe, le téléphone, assurent la rapidité et la sûreté des communications entre l'usine d'Essonnes et sa clientèle parisienne.

La papeterie est rangée par nos lois dans la catégorie des établissements insalubres.



LA FAÇADE DE L'EXPOSITION DE LA SERBIE PARALLÈLE A L'AVENUE DE SUFFREN.

Désireux de démentir cette classification, MM. Darblay ont soigné particulièrement tout ce qui intéresse l'hygiène. Nous citerons entre autres progrès réalisés dans cet ordre d'idées : la combustion des gaz infects provenant des fours à soude ; — la réunion dans une cheminée unique, qui s'élève à 110 mètres au-dessus du sol de l'usine, de toutes les fumées des fours et générateurs, représentant la combustion de cent mille kilos de charbon par jour ; — l'assainissement des ateliers de triage de chiffon par l'emploi du ventilateur de Fouché ; — le traite-

ment par la chaux et la décantation méthodique, de toutes les eaux chargées de résidus, avant leur retour à la rivière ; l'égouttage parfait et l'enlèvement quotidien des boues provenant de cette décantation, lesquelles, conduites par chemin de fer dans les terres du voisinage, deviennent ainsi un bienfait pour le pays, au lieu d'une cause d'insalubrité ; — la distribution gratuite d'eau de source dans la ville d'Essonnes ; — la construction de nombreuses maisons d'ouvriers ; — la cantine, l'économat, précieux auxiliaires de la Caisse d'épargne, et dont les bénéfices

sont versés chaque année à la Caisse des secours mutuels, contribuant ainsi, avec les subventions de MM. Darblay père et fils, à soulager les malades, indemniser les victimes d'accidents et retraiter les vieillards ; — enfin les écoles et la salle d'asile, vastes et bien aérées, complètement construites et entretenues aux frais des propriétaires de l'usine.

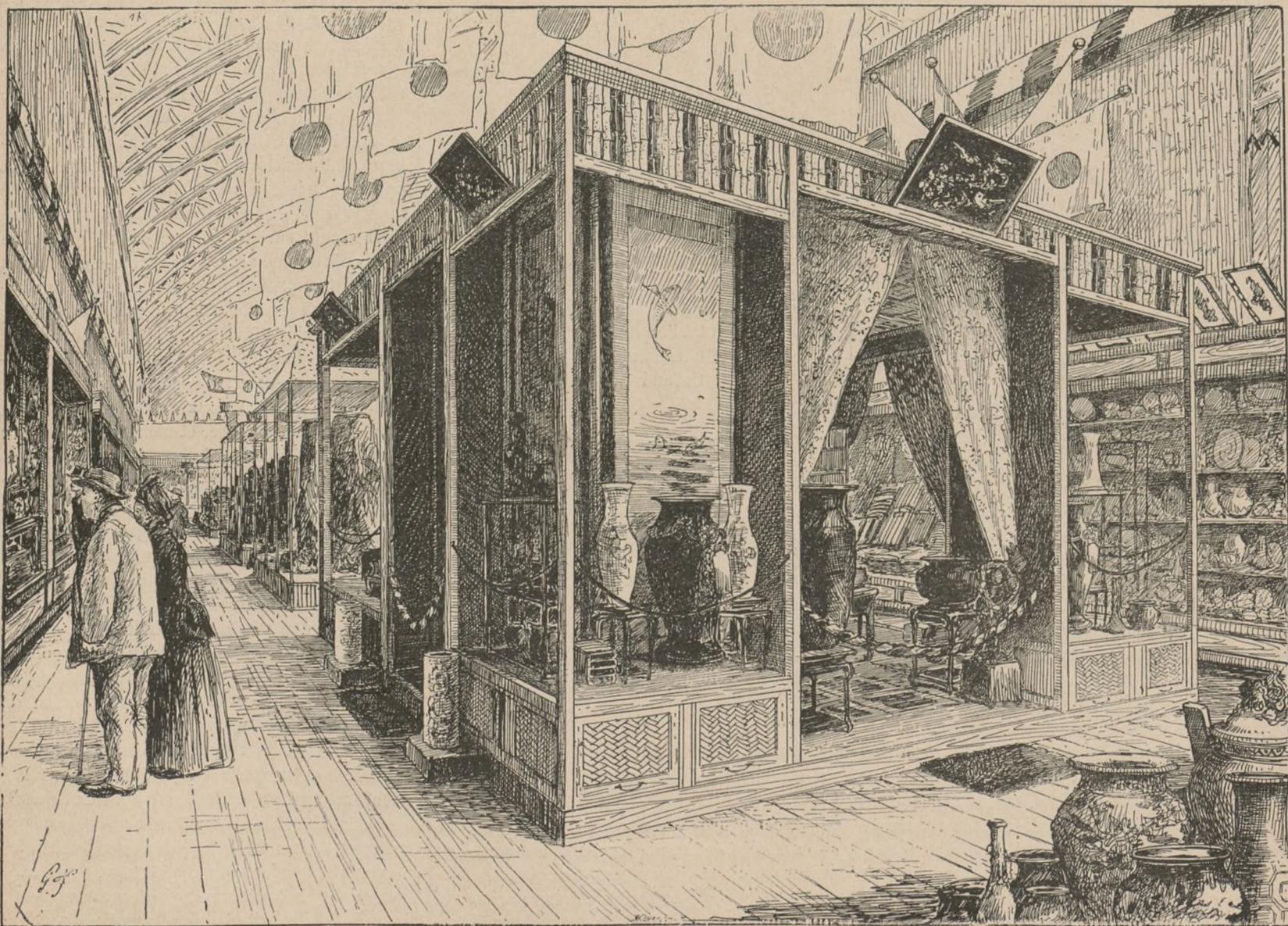
Il n'est pas sans intérêt de savoir que la machine à fabriquer le papier a été inventée à la papeterie d'Essonnes. C'est un employé de cette papeterie, Louis Robert, qui, en 1799, imagina la série



EXPOSITION RÉTROSPECTIVE DU TRAVAIL.
Un atelier de décorateur de théâtre.



EXPOSITION RÉTROSPECTIVE DU TRAVAIL.
Atelier de luthier au XVIII^e siècle.



L'EXPOSITION JAPONAISE : LES GALERIES.

d'appareils mécaniques qui permettent de produire des feuilles de papier d'une longueur indéfinie, sur une largeur déterminée.

Mais pour rendre de réels services, le système de Louis Robert avait besoin d'être grandement perfectionné. C'est en Angleterre, en 1803, que l'appareil mécanique de Louis Robert reçut définitivement son application. Didot Saint-Léger, propriétaire de la papeterie d'Essonnes, avait acheté de Louis Robert son brevet d'invention pour la fabrication du papier continu. N'ayant pas trouvé en France les secours ou les encouragements qu'il attendait, et qui lui étaient nécessaires pour perfectionner son invention, Didot Saint-Léger partit pour l'Angleterre, espérant y trouver plus de ressources. Son espoir ne fut point déçu. C'est aux sommes immenses qui furent mises à la disposition de Louis Robert, par plusieurs fabricants de Londres, que l'on doit la réussite définitive de l'admirable machine qui sert aujourd'hui à la fabrication du papier continu.

En 1814, Didot Saint-Léger importa en France cette machine perfectionnée. Il établit, chez Berthe, propriétaire de la papeterie de Sorel, près d'Anet, une machine, qui avait été construite par Calla. La papeterie d'Essonnes ne tarda pas à en faire construire de semblables, et c'est dans cette manufacture qu'ont été réalisés la plupart des perfectionnements qui ont amené ce remarquable appareil à son état présent.

LOUIS FIGUIER.

L'EXPOSITION JAPONAISE

Parmi les expositions étrangères, la façade du Japon est une de celles qui possèdent le plus de caractère.

M. Gauthier, l'architecte à qui avait été confiée la mission si difficile pour un Européen de décorer l'installation japonaise, n'a pas toujours été étendu sur un lit de roses pendant les travaux. Son talent d'aquarelliste, sa facilité de crayon, l'invitaient à composer en quelques heures une étourdissante maquette capable de faire mourir de jalousie le plus habile des décorateurs de féerie. Il a préféré passer trois mois à fouiller les monceaux de documents mis à sa disposition, tenant à transplanter au Champ de Mars un coin de Yeddo ou de Yokohama. Mais quel travail et quelle patience ! Quand, après des tâtonnements énervants, des études fastidieuses, des recherches interminables, l'artiste présentait une esquisse aux commissaires du Japon qui ne savaient pas cinq mots de français, ces messieurs, en souriant, secouaient la tête et faisaient comprendre que ce n'était pas ça. Il fallait tout recommencer. Un jour enfin, le comité, radieux, opina du bonnet et l'on put marcher.

L'idée de M. Gauthier était d'ailleurs absolument rationnelle : l'extérieur d'une installation

doit caractériser la nationalité des exposants, et tout autre programme eût été malencontreux.

Avec ses toits saillants et légèrement relevés, ses charpentes apparentes peintes en vermillon, son soubassement revêtu de faïences chatoyantes, ses portes massives ornées de bambous clayonnés, ses fenêtres bizarrement profilées, ses appliques de bronze et de fer noir, ses grands balcons soutenus par des chimères, son parfum si typique et si spécial de vérité, la façade du Japon transporte le passant en plein extrême Orient.

A l'intérieur, la décoration est fort simple, mais tout aussi caractéristique qu'à l'extérieur, et très gaie, très harmonieuse, très originale. Elle se compose de bois de différentes essences qui, par la seule opposition des couleurs, présentent d'ingénieux dessins et servent de cadres aux vitrines, sans les écraser, ni même lutter avec elles.

Il est loin le temps où les grands prêtres du bon goût, ankylosés dans un fétichisme pédant pour l'antiquité, écrasaient de leur mépris la Chine et le Japon. Grâce à l'intelligence presque divinatrice des frères de Goncourt, qui, les premiers, surent aimer et comprendre l'art raffiné de l'extrême Orient, le public a fini par admirer les bronzes, les ivoires, les laques, les faïences, les porcelaines, les aquarelles, les broderies, les armes, les étoffes, exécutés par d'admirables artistes. On se rappelle l'étonnement que causa, en 1878, l'exposition japonaise, qui remporta d'ailleurs un succès énorme. Cette année, le pli étant pris, le succès a été le même, quoique les envois, il faut le reconnaître, soient sensiblement inférieurs aux précédents.

FRANTZ JOURDAIN.

BEAUX-ARTS

LE DÉJEUNER

Par la fenêtre grande ouverte, les gracieux volatiles ont aperçu leur jeune maîtresse savourant son déjeuner, et vite, vite, ils sont accourus, pour réclamer leur part. L'un d'eux, plus hardi que les autres, picore déjà le pain qu'on va émietter tout à l'heure.

Petite scène charmante qui a servi de prétexte à M. J. Caraud pour peindre une fort jolie personne.

LA GRAVURE FRANÇAISE

AU PALAIS DES BEAUX-ARTS

Un ouvrage imposant, et déjà presque vénérable, que connaissent tous les collectionneurs, le *Peintre-graveur*, de Bartsch, s'exprime ainsi en sa préface : « Comme une traduction ne peut être exacte que quand le traducteur s'est pénétré des idées de l'auteur, de même une estampe ne sera jamais parfaite si le graveur n'a pas le talent de saisir l'esprit de son original et d'en rendre la valeur par les traits de son burin.

« A cet égard, les estampes gravées par les auteurs, c'est-à-dire par les peintres mêmes, ont presque toujours l'avantage sur celles des graveurs, en ce qu'il ne peut s'y trouver rien qui soit contraire aux idées de l'inventeur. Légèrement tracées ou plus terminées, elles nous tiennent toujours lieu d'esquisses et de dessins

primitifs; nous n'y rencontrons rien qui soit étranger à leur auteur, et nous n'y remarquons que le talent et l'esprit qui lui sont propres et particuliers.

« C'est pour cette raison que les gravures des peintres ont été toujours très recherchées, tant par les véritables connaisseurs que par les artistes eux-mêmes. »

Ainsi s'exprimait Bartsch en 1802. Par une singulière logique, dont nous voyons pourtant les jurys coutumiers, il a fallu attendre cette Exposition du Champ de Mars, c'est-à-dire plus de quatre-vingts ans, pour qu'on fit une place officielle à cette « gravure de peintres » tant estimée des artistes. Jusqu'ici les jurys s'obstinaient à considérer la gravure comme un moyen de traduction, et restreignaient avec un certain acharnement la place de ce qu'on a appelé *l'estampe originale*. C'est à croire que si Rembrandt avait envoyé au Salon la *Pièce aux cent florins* ou la *Résurrection de Lazare*, on l'aurait refusé, ou tout au moins, si à cause de son nom, et pour éviter le scandale, on avait dû le recevoir, on l'aurait placé très loin de la cimaise.

Au Champ de Mars, cette manière de procéder était un peu plus difficile, car l'Exposition centennale de la gravure était organisée par un jury aux tendances libérales et neuves; pour ne citer que deux de ses membres, M. H. Bérardi, le collectionneur bien connu, qui a refait le « Bartsch » de notre temps, avec beaucoup d'esprit en plus, et M. Bracquemond, l'éminent graveur-peintre, étaient bien décidés, ainsi que leurs collègues, à admettre les pièces, trop longtemps dédaignées, qui ont une grande valeur historique et artistique. Cette manière de voir s'harmonisait parfaitement avec le plan général de M. Antonin Proust et de ses collaborateurs et promettait à la gravure française une place digne d'elle. La promesse a été tenue.

Il faut en effet le dire tout d'abord : les amateurs ont assisté depuis quelque temps, avec une grande joie, à une véritable renaissance de la gravure. Une exposition chez Georges Petit, intéressante surtout comme début, quoiqu'un peu confuse; une autre très curieuse exposition des *Peintres-graveurs*, malheureusement incomplète, chez Durand-Ruel : tout cela était l'indice d'un réveil de la faveur publique au profit d'un art trop dédaigné. On s'était remis à collectionner; les artistes, de leur côté, se prenant d'une belle passion pour l'eau-forte, le vernis mou, la manière noire, et même pour la lithographie, multipliaient les essais à l'atelier.

En même temps, il fallait signaler un double mouvement, des plus significatifs. Comme moyen de traduction pure, la gravure a semblé perdre du terrain. Le classique burin dépérit; on a fait quelques efforts louables pour galvaniser ce procédé correct, noble et froid. Un graveur de génie, C.-F. Gaillard, abandonnant décidément les procédés traditionnels, maniait le burin avec une liberté extrême, de façon à rapprocher beaucoup ses travaux de l'aspect de l'eau-forte elle-même. Il a fait d'excellents élèves, au nombre desquels surtout M. Burney. En même temps que ce dépérissement, ou tout au moins ce besoin de rajeunir un procédé épuisé, il était impossible de ne pas noter un autre fait : les progrès considérables des moyens mécaniques, gillotage, paniconographie, photogravure, héliogravure, etc., quand il s'agissait de simplement reproduire, traduire en noir, une œuvre d'art peinte ou sculptée. C'est à ce point que M. Bracquemond

crut devoir proposer, lors des premiers travaux de la commission, que l'on fit, à côté de la gravure proprement dite, une place spéciale à ces gravures industrielles. On n'adopta pas la proposition et l'on fit bien; car il y eût eu là une regrettable confusion d'idées, surtout dans le public. Mais tout cela est très important à signaler pour faire comprendre les tendances actuelles.

Or, malgré cet abandon de certains moyens traditionnels, malgré cet envahissement considérable des moyens où l'art n'a rien à voir, ou presque rien, jamais notre école de gravure n'a été plus brillante ni plus active. Elle existe donc par elle-même, elle est évidemment vivace, elle constitue une forme d'art indispensable que rien ne saurait atteindre. Après ce préambule nécessaire, notre promenade à travers les sections de gravure au Palais des Beaux-Arts nous prouvera que nos contemporains n'ont pas démerité, et peuvent soutenir la comparaison avec leurs aînés.

Elle était d'ailleurs singulièrement avivée, la curiosité de ces prédécesseurs : taille-douce, eau-forte, pointillé, gravure en couleur étaient exploités par une légion de graveurs, de mérites divers. Une curiosité, presque une exception : J.-J. de Boissieu (1736-1810) se présente au début de notre revue, avec des qualités fort rares à l'époque : une pointe d'aqua-fortiste libre et originale, et un véritable sentiment de la nature. Son *Paysage* (n° 36 du Catalogue) pourrait presque être daté d'aujourd'hui. Qu'en faudrait-il conclure ? Que l'eau-forte avait conservé, par grâce d'état, quelques-unes des traditions hollandaises, et qu'elle se trouvait ainsi devancer le renouveau du paysage qui n'eût lieu que vers le milieu du siècle.

Autre curiosité, de moindre portée. Chrétien, l'inventeur du *Physionotrace*, est représenté ici avec quelques petits portraits obtenus par ce procédé plus célèbre que remarquable, *sic transit...* Copia, l'un des plus féconds graveurs de la période révolutionnaire : on voit de lui deux pièces importantes : le *Marat*, gravé au pointillé, d'après David, et la *Constitution*, d'après Prud'hon.

Pour nous reposer de ce que cet éternel pointillé aurait eu de lisse et de monotone, les organisateurs ont été assez prodigues de ces belles estampes en couleurs, dites *aux cinq cuivres*, qui eurent aussi la vogue, et que l'on tente de faire revivre en ce moment même. Parmi ces pièces si séduisantes, il nous en faudra citer une célèbre : le portrait de Marceau, par son beau-frère Sergent-Marceau. La gloire du héros républicain est bien pour quelque chose dans le renom de cette gravure.

Les estampes de Debucourt ont, au moins, par elles-mêmes, une réelle valeur artistique. C'est toute la fin du XVIII^e siècle qui, dans ces grandes planches aux tons veloutés, revit, badine, chatoie, minaude, piaille, mêlant, dans le plus réjouissant tohu-bohu, les bourgeois et les petits-mâtres, les politiques et les flâneurs, les ingénues et les coquettes, celles-ci plus nombreuses, celles-là sans garantie. On reverra avec plaisir ces pièces indispensables à toute collection qui se respecte : la *Promenade du Palais-Royal*, les *Courses du matin*, etc., ainsi que certaines compositions célèbres de Carle Vernet, que traduisit Debucourt, telles que *Passez, Payez* et le *Coup de vent*.

Duplessis-Berteaux, autre graveur qu'on ne saurait se dispenser de consulter pour une histoire complète de la Révolution, est assez mai-

grement représenté. On aurait pu faire un cadre plus important de ses célèbres petites vignettes, quels que soient, d'ailleurs, les défauts de leur style. En revanche, voici, pour nous divertir, quelques-unes des plus réjouissantes caricatures d'Isabey le père. Ce sont, en couleur, des difformités et des modes cocasses; des coups de vent facétieux qui découvrent des maigreurs cliquetantes ou des rondeurs qui croulent.

Mais laissons ces œuvres plaisantes ou un peu lointaines. Voici un art plus austère qui nous réclame, et, à la suite de David, les burinistes atteignent leur apogée. Le panneau qui a été consacré aux graveurs en taille-douce, quelque froide que puisse être l'impression générale, est, il faut le reconnaître, d'un prix inestimable. Ici, de Bervic, le magnifique *Louis XVI dans son costume royal*, d'après Callet; ou certaines compositions ultra-classiques de Regnault. Là, de Boucher-Desnoyers, le portrait en pied de *Napoléon I^{er}*, d'après Gérard, ou le portrait de *Talleyrand*; des œuvres de Raphaël et de Léonard, la *Belle Jardinière*, la *Vierge aux rochers*. Puis, d'Audouin, un superbe *Louis XVIII*, d'après Gros. Tout cela est fort imposant, et l'on ne saurait nier la conscience et l'autorité qui distinguent de pareils travaux. De même qu'il faut accorder un louable respect des traditions aux artistes plus voisins de nous, ou contemporains, qui ont pris la suite de ces maîtres : par exemple, Pannier, Richomme, M. Bertinot, mort récemment, M. Didier, MM. Jules et Achille Jacquet. Parmi les burinistes, nous réservons également deux places hors ligne à des artistes pourtant de tendances absolument opposées : M. Henriquel-Dupont et C. F. Gaillard.

M. Henriquel-Dupont, c'est l'art absolument classique, mais d'une pureté parfaite; nul ne pouvait prétendre à graver avec une semblable précision les œuvres d'Ingres, de Gérard et de Paul Delaroche. Si les originaux ne sont pas bien vivants, la faute n'en est pas au graveur. Mais le portrait de *M. Bertin*, d'après Ingres, sera reconnu par le critique indépendant pour un véritable chef-d'œuvre. Quant au célèbre *Hémicycle de l'École des Beaux-Arts*, d'après Paul Delaroche, c'est un travail considérable, et qui vaut presque mieux à notre avis que l'original; ce ne serait pas en faire un bien grand éloge. La preuve du grand talent de M. Henriquel-Dupont, nous la trouvons aussi dans le *Portrait de Sauvageot*, le collectionneur célèbre, qui, bien qu'enlevé en quelques coups de pointe, se détache délicieusement, plein d'esprit et de vie, au milieu de ces sécheresses académiques.

Nos préférences, est-il besoin de le dire, nous attireront vers l'œuvre de ce grand artiste, enlevé trop tôt, Ferdinand Gaillard (1834-1887). Il a renouvelé, comme nous l'avons dit, l'art de la gravure, avec une force et une sûreté sans pareilles. D'un goût, d'une science, qui égalaient sa prodigieuse habileté, ce graveur demeurera parmi les maîtres de ce temps-ci. Peintre excellent et dessinateur impeccable, il a pu donner à toutes ses œuvres une solidité qui manque souvent chez les artistes moins préparés. Quant au côté gravure proprement dite, la pointe est manœuvrée en tous sens, d'un travail serré d'eau-forte, abandonnant les ridicules hachures parallèles ou croisées, avec un point au milieu de chaque losange, jeu de patience puéril. Gaillard était profondément imbu de l'étude des maîtres : aussi a-t-il rendu à merveille la profonde naïveté, la délicieuse

fraîcheur des grands primitifs, Jean Bellin, Van Eyck, Antonello de Messine. La *Vierge au Donateur*, l'*Homme à l'œillet*, sont des pièces admirables. Nombreux sont aussi les portraits, étonnants de dessin et d'exécution : *Dom Guéranger*, *Léon XIII*, etc. L'Exposition centennale, permettant les comparaisons les plus variées, aura été pour Gaillard une consécration définitive.

(A suivre.)

ARSÈNE ALEXANDRE.

LES FÊTES DE L'EXPOSITION¹

Toutes les puissances s'associent à cette solennité. Des nations qui n'ont pas de ministres sont là aussi représentées par leurs nationaux en costume. On n'est plus en France; c'est un abrégé du globe. On remarque des Cingalais, des Canaques, des Annamites, des Tziganes, des Hottentots, des Algériens, des Japonais, des Chinois, etc.

M. Tirard fait un éloquent tableau des magnificences de l'Exposition de 1889, des progrès scientifiques accomplis de nos jours, des bienfaits apportés par notre siècle à l'humanité, et adresse les hommages et les sentiments reconnaissants de la France aux nations étrangères pour le brillant et précieux concours qu'elles ont prêté à cette fête du travail et de l'industrie, et aux commissaires délégués des sections étrangères qui ont contribué à jeter une si pittoresque variété dans le Champ de Mars. Le ministre félicite les colonies et les pays de protectorat de l'éclat jeté sur l'Exposition de l'Esplanade des Invalides, et remercie les auteurs de toutes les merveilles accumulées, la coupole centrale, la Tour Eiffel, le Palais des Machines, chef-d'œuvre de construction métallique, etc.

Après avoir loué les ingénieurs, les architectes, les ouvriers, qui ont rivalisé de courage, d'intelligence, d'habileté et d'adresse dans l'exécution rapide des travaux, M. Tirard termine par ces mots qui sont salués par d'unanimes applaudissements : « Accueillons et fêtons avec joie les étrangers dont la foule se presse déjà dans nos murs; prouvons-leur que la France républicaine est hospitalière et généreuse, qu'elle aime et honore les travailleurs de tous les pays et voit en eux, non des rivaux qu'elle jalouse, mais des collaborateurs qui travaillent avec elle au bonheur de l'humanité et à la paix du monde ! »

M. Carnot prend à son tour la parole et salue les travailleurs du monde entier, qui ont apporté à cet œuvre de labeur et de progrès, le prix de leurs efforts et les productions de leur génie. « Nous venons, ajoute-t-il, tendre une main amie à tous ceux qui se sont fait nos collaborateurs dans l'œuvre de paix et de concorde à laquelle nous avons convié les nations. » Il souhaite ensuite « la bienvenue aux visiteurs qui arrivent déjà de tous les points de l'horizon et qui trouveront une terre hospitalière, une ville heureuse de les accueillir. La France a le droit d'être fière et de célébrer le centenaire économique de 1789. Le siècle qui s'achève laissera une trace lumineuse dans l'histoire de la France, qui poursuit sa tâche dans le calme et dans la paix. C'est dans ces fêtes grandioses du travail que les nations peuvent se rapprocher et se comprendre, et que doivent naître les sentiments d'estime et de sympathie qui

1. Voir le n° 69

avanceront l'heure où les ressources des peuples et le produit de leur travail ne seront plus consacrés qu'aux œuvres de la paix. Le concours spontané et indépendant apporté par les peuples eux-mêmes à cette manifestation de fraternité internationale vient encore ajouter à la grandeur morale de cette fête. »

Le Président de la République remercie encore, au nom de la France, les ingénieurs, les architectes, les constructeurs, et tous leurs collaborateurs, souhaite de nouveau la bienvenue aux hôtes de la France, et déclare ouverte l'Exposition de 1889. Cette chaleureuse allocution, prononcée d'une voix forte et accentuée, parvient à la foule massée dans la galerie et au dehors, et soulève à plusieurs reprises une triple salve d'applaudissements.

M. Carnot, accompagné de MM. Tirard, Berger, Alphan, Grison, d'Ormesson, Lozé, et de nombreux généraux, parcourt ensuite, au milieu des vivats, les diverses parties de l'Exposition. Dans la Galerie des Machines, le Président est l'objet d'une véritable ovation. Quand les ouvriers passent rapidement devant lui, sur le pont roulant, en agitant des drapeaux, aux cris : « Vive la République ! » une émotion patriotique se communique à toute la foule. A l'entrée de la section russe, les cris de « Vive la Russie ! vive la France ! » éclatent de toutes parts.

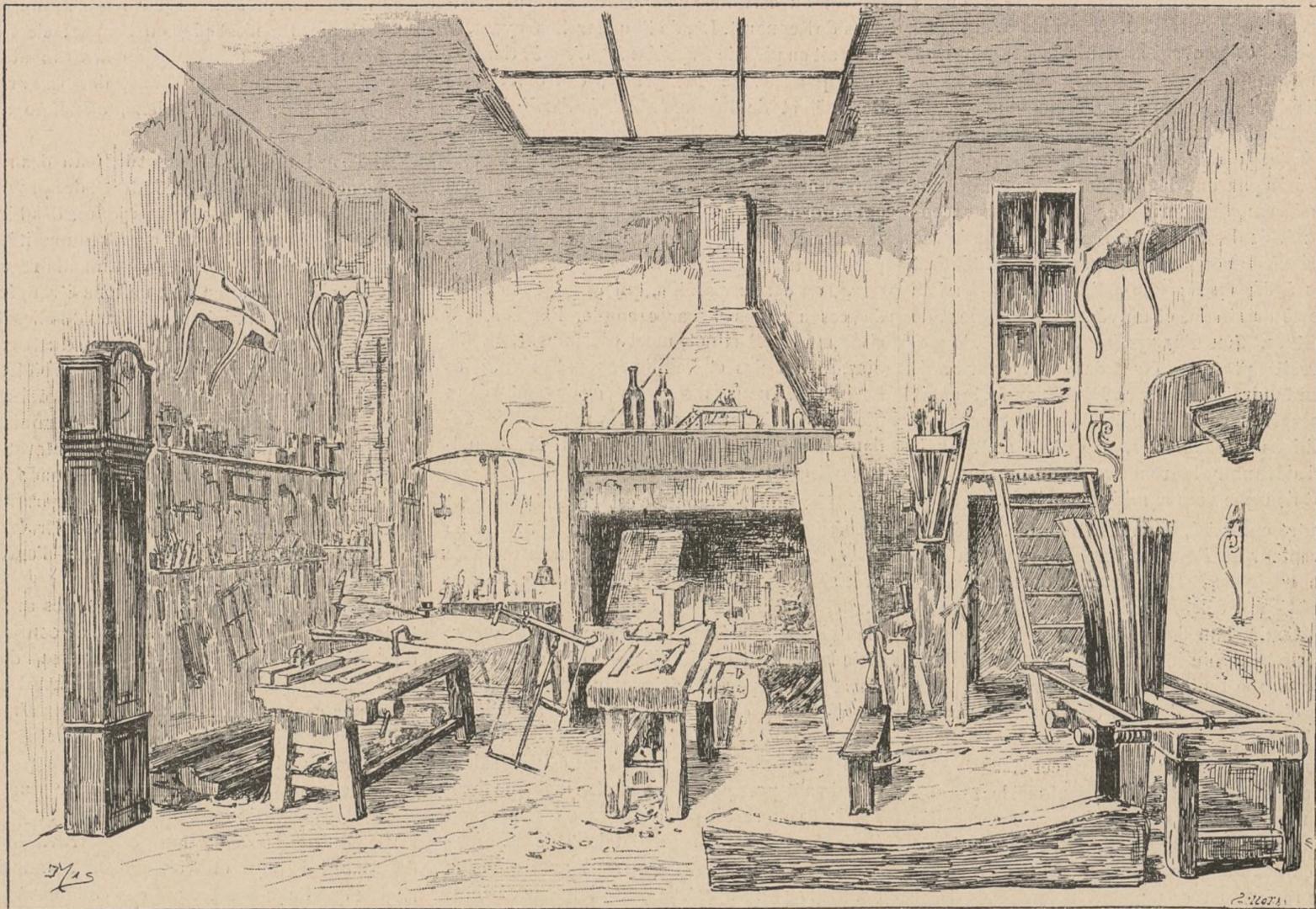
Au Palais des Beaux-Arts, un lunch est offert au Président, et M. Proust lui fait les honneurs des galeries.

M. Carnot traverse le pavillon central des

Industries diverses et se rend, en voiture, à l'Esplanade des Invalides où il est reçu, au Palais Algérien, par M. Tirman. Une musique de turcos arabes lui rend les honneurs.

Une foule immense attend, sur la place de la Concorde, le passage du chef de l'État. De la Seine jusqu'à l'avenue Marigny, c'est une marche triomphale : M. Carnot a connu, à cette heure, la joie de se sentir aimé, estimé, respecté par tout un grand peuple.

Le soir, Paris tout entier est descendu sur les boulevards, sur la place de la Concorde et sur les quais et les ponts, dont les illuminations étaient plus brillantes et plus élégantes encore que de coutume. Tous les pavillons de l'Exposition étaient éblouissants. La Tour Eiffel semblait par moments émerger de flammes rouges



EXPOSITION RÉTROSPECTIVE DU TRAVAIL. — Un atelier d'ébéniste au XVIII^e siècle.

gigantesques, puis se profilait sur le ciel comme une colonne de feu, couronnée par une constellation de soleils. La fête nautique, avec ses embarcations tapissées de lanternes vénitiennes, ses orchestres invisibles, et le feu d'artifice tiré sur l'île des Cygnes, tout contribue à donner un aspect féérique à cette soirée, et quand les guirlandes de gaz et les lampions se sont éteints au Champ de Mars on revient dans le centre de Paris pavoisé et illuminé et l'on danse jusqu'au matin, sur une musique improvisée, sans que l'animation, l'entrain et la bonne humeur se démentent un seul instant.

II

LA FÊTE DU PARC MONCEAU

Le 21 juin, la municipalité de Paris offrit une splendide fête de nuit aux exposants et aux notabilités de l'industrie parisienne.

Le magnifique parc Monceau, embelli et entièrement transformé par les soins de M. Alphan, offrait un coup d'œil merveilleux.

Douze kiosques, brillamment éclairés, contenaient autant de corps de musique, parmi lesquels l'orchestre incomparable de la garde républicaine fut particulièrement applaudi. Toutes les allées étaient illuminées par des guirlandes sans fin de verres de couleurs, avec des portiques et des mâts garnis de soleils étincelants.

Vingt petits chalets, décorés de tentures multicolores et variées, et réservés aux bars-buffets, ne cessèrent pas d'être assiégés par la foule des invités.

Les couples qui tenaient ces buffets étaient travestis de la plus adorable façon ; ils portaient les costumes des anciennes provinces de la France en 1789. Il y avait là d'aimables Parisiennes, d'élégantes Lyonnaises, de vives

Dauphinoises, de paisibles Lorraines, de rêveuses Alsaciennes, de pétulantes Picardes, d'accortes Saintongeaises, de piquantes Provençales, etc...

Un des coins les plus ravissants du parc était la naumachie, dont les cordons de feu se reflétaient dans l'eau et produisaient un ensemble féérique.

A neuf heures, un très beau feu d'artifice fut tiré sur la grande pelouse. La pièce principale, représentant la fontaine de M. Saint-Vidal, installée sous la Tour Eiffel, fut très chaleureusement acclamée. Toutes les pièces, qui ne comportaient aucune fusée volante ou chandelle romaine, étaient, du reste, admirablement réussies : les *Rosaces*, les *Papillottes* et les neuf *cascades de feu* enlevèrent tous les suffrages.

(A suivre.)

V.-F.-M.



L'EXPOSITION DE LA JOAILLERIE ET DE LA BIJOUTERIE DANS LE PALAIS DES EXPOSITIONS DIVERSES.

SILVOT. SC.

Ayuntamiento de Madrid

